

## Fallait-il rire de Jacynthe de Laval? *Jacynthe, de Laval*

Louise Vigeant

Numéro 95 (2), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25887ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigeant, L. (2000). Compte rendu de [Fallait-il rire de Jacynthe de Laval? *Jacynthe, de Laval*]. *Jeu*, (95), 32–34.

LOUISE VIGEANT

## Fallait-il rire de Jacynthe de Laval ?

Le plateau est presque vide : au centre, une petite scène surélevée, en forme d'étoile, évoque le décor pour un jeu-questionnaire télévisuel ; une femme portant une capote est assise côté cour, elle attend. Après avoir assisté à l'enregistrement d'une émission, Jacynthe, apparemment bardée d'explosifs, ameute les techniciens (qui resteront invisibles) en sautant sur le plateau pour réclamer du temps d'antenne. Elle veut se faire entendre ! Mais quand elle se mettra à parler, ce sera pour débiter un discours si nébuleux et interminable qu'on aura peine à suivre le fil. Alors que la première image promettait de la tension, malheureusement voilà que le texte s'embourbe, et on ne saura jamais vraiment clairement ce que Jacynthe revendique, même si elle dit défendre une « cause », celle d'un détenu en fuite qu'elle a entraîné avec elle en guise d'otage, mais qu'elle semble oublier en chemin, tout occupée qu'elle est à parler de la « vraie vie ». Tout au plus apprendra-t-on qu'elle est une travailleuse sociale malheureuse dans son emploi et insatisfaite de son existence, et qu'elle aurait déjà pensé à se suicider.

### *Jacynthe, de Laval*

TEXTE DE RENÉ GINGRAS. MISE EN SCÈNE : YVES DESGAGNÉS ; DÉCOR : MARTIN FERLAND ; ÉCLAIRAGES : CLAUDE ACCOLAS ; COSTUMES : JUDY JONKER. AVEC PATRICE COQUEREAU (JEAN-NIL), MAUDE GUÉRIN (JACYNTHE) ET DIDIER LUCIEN (ZACHARIE). PRODUCTION DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 12 JANVIER AU 12 FÉVRIER 2000.

Alors que ses interlocuteurs, et les spectateurs, cherchent à comprendre ce qu'elle veut, l'auteur y va de jeux de mots faciles, du genre : « Comment, "C'est à quel sujet" ? ...Et moi, alors ? Et le fond de mes yeux ? Vous ne deviez pas me le cadrer bien serré, le fond des yeux ? Vous ne le voyez donc pas, le sujet<sup>1</sup> ? » Or, qu'un personnage se déclare désorienté ne suffit pas pour transformer une situation en une tragédie de l'absurde. René Gingras aurait eu intérêt à s'inspirer plus du dépouillement du grand dramaturge dont il revendique l'influence. Quand un auteur écrit dans une didascalie : « Comme en tout, dans cette pièce, avoir une pensée pour monsieur Becket [*sic*]. Un Becket prolixe et luxuriant... Absurde ? C'est à voir<sup>2</sup> », on comprend qu'il voudrait que l'on établisse une sorte de filiation... Mais, dans ce cas-ci, force est de constater qu'il y a très loin de la coupe aux lèvres ! Il faut même avoir un certain culot pour proposer ce rapprochement alors que l'on fait preuve de tant de pauvreté dans sa propre écriture. Écoutons Jacynthe : « Mais rien à faire. Ça ne décrit pas l'affaire. Ou bien c'est moi qui ne le sens pas. ...Peut-être aussi est-ce parce que certains sont nés pour un petit pain et d'autres, carrément pour la télévision. ...Bref, il y a ce

1. René Gingras, *Jacynthe, de Laval*, Carnières-Morlanwelz, Éditions Lansman, 2000, p. 12.

2. *Ibid.*, p. 6.



*Jacynthe, de Laval de René Gingras, mise en scène par Yves Desgagnés. Théâtre d'aujourd'hui, 2000. Photo : Didier Lucien (Zacharie) et Maude Guérin (Jacynthe). Photo : Gilles Duchesneau.*

quereau, méconnaissable, le joue d'une manière si grotesque que le personnage, que l'on n'aurait pas de peine à croire falot, devient tout à fait risible.

### **Drame ou comédie ?**

Le problème ne réside pas seulement dans le texte ; il se trouve également dans la mise en scène. Yves Desgagnés semble hésiter entre le drame et la comédie : louvoyant d'un mode à l'autre, comment peut-il faire œuvre convaincante ? La confusion (pourrions-nous la porter au compte de la tentation d'un certain théâtre pour les procédés chers

bruissement de sphères et tout, dans lequel je m'avance – c'est fort, comme bruissement, hein, je ne vous dis pas, je n'ai pas les mots mais c'est immense, et fort... et blanc, très blanc<sup>3</sup>. » Le texte de René Gingras est confus, et les images ne sont pas toujours très heureuses : « J'espère que l'enregistrement gardera, tout du long, ce ton ravi de nage synchronisée diffusée par satellites sur tous nos continents<sup>4</sup>. » Disons tout de même que Maude Guérin s'en tire comme elle peut, grâce au talent qu'on lui connaît, avec cette logorrhée !

Le drame du prisonnier aurait dû toucher lui aussi, plus même que les problèmes d'une banalité consommée de sa protectrice. Or, mis à part une scène bien jouée par Didier Lucien, qui réussit à faire croire à l'angoisse de son personnage exposé à la possibilité d'être extradé aux États-Unis où il se retrouverait, explique-t-il, victime des sévices sexuels de codétenus, il faut bien dire que, ici non plus, on n'adhère pas longtemps à l'action tant des éléments badins dans ce spectacle viennent casser les rares moments de réelle tension. Par exemple, quand le mari surgit (il s'appelle Jean-Nil, cela demande-t-il des explications ?), le manteau de sa femme sur le bras, pour l'exhorter à rentrer gentiment à la maison, Patrice Co-

3. *Ibid.*, p. 15.

4. *Ibid.*, p. 11.



à la télévision – une petite blague par-ci, par-là – question de ne pas faire trop sérieux trop longtemps ?) ne peut que nuire à l'adhésion du spectateur, qui ne sait plus s'il doit compatir avec les personnages ou rire de leurs déboires. Faire rire devient-il une solution de rechange à l'absence de profondeur ?

À la fin, comme elle est toujours incomprise, après toutes ses lamentations, Jacynthe menace dramatiquement de se faire sauter avec des explosifs dissimulés sous sa blouse ; or, après un noir, on la voit telle une poupée de chiffon, assise par terre, jambes écartées, enfarinée jusqu'aux oreilles ! N'est pas révolutionnaire qui veut ! Mais le comble du ridicule est encore à venir : dépitée, Jacynthe quittera le studio, alors que les murs du fond de scène s'écartèrent pour laisser deviner le grand vide sidéral, où la pauvre s'engage, rêvant de devenir une étoile ! Il flotte alors un parfum de nouvel âge cucul désespérant.

Manifestement, ni l'auteur ni le metteur en scène ne ressentait de sympathie pour ces personnages. Comment alors penser que le spectateur, lui, serait empathique ? En fait, je saisis mal ce que René Gingras a voulu faire avec cette pièce. S'il voulait attirer l'attention sur les effets dévastateurs de l'isolement et de l'ennui, il aurait fallu une écriture nettement plus subtile. Et se décider carrément pour une satire plutôt que de tenter de faire croire à un drame pathétique. S'il voulait émouvoir par le portrait de personnages rendus touchants justement parce que leur vie ne présente aucun intérêt, il ne fallait pas les tourner à ce point en ridicule. Il ne fallait pas non plus prétendre que tout cet ennui et ce mal de vivre découlent du simple fait qu'ils habitent à Laval. On pouvait même déceler un certain mépris dans ces longs passages qui parlent de la banlieue : « [...] je tiens à dire, personnellement, que je trouve le terme même de « Laval » galvaudé. Un peu plus on vous le colle comme une étiquette. Vous êtes de Laval, donc vous êtes... de Laval. Comme si ça disait tout. [...] si, à l'issue d'un charmant cinq à sept, vous avez le malheur de laisser tomber : « Incidemment, vous ai-je mentionné que je suis de Laval ? »... c'est fatal, c'est ça qu'on retient ! ... Laval : c'est à ça qu'on vous résume. Laval. Et on vous y ramène et on vous y rapetisse et on vous y ravale : Laval, Laval, Laval ! Non mais revenons-en<sup>5</sup> ! » En effet, serions-nous portés à dire à notre tour.

En soi, il est dramatique pour une femme de constater, à trente ans, qu'elle n'a rien accompli et que son existence est d'une banalité criante ; comment se fait-il alors que, devant cette Jacynthe, je n'aie pas été atterrée par la souffrance qui aurait dû sourdre du sentiment de vide l'envahissant, mais plutôt carrément agacée par le personnage ? Comment se fait-il qu'au lieu de pleurer avec elle, on se surprend à rire d'elle ? Rapidement, je l'ai trouvée ridicule plutôt qu'attachante, sottise plutôt qu'affligée. C'en était fait de l'intérêt que j'aurais pu nourrir pour le personnage. Et cette impression ne s'est pas démentie. Jamais, tout au long de ses tirades, Jacynthe n'atteint à quelque intériorité que ce soit. Eût-elle été plus crédible, j'aurais peut-être pu compatir à son malheur. Or, non seulement l'auteur n'a-t-il pas su donner à son personnage la moindre complexité psychologique, il n'a pas réussi non plus à développer une intrigue digne de ce nom. En fait, le spectateur avait bien du mal à comprendre la cause des atteroiements de Jacynthe et surtout les tenants et aboutissants de son action. **J**

5. *Ibid.*, p. 44-45.